
LE CRITICISME DE COURNOT

Y aurait-il paradoxe à prétendre que, parmi les penseurs illustres du XIX^e siècle, Cournot reste plus près de nous que nul autre; et que, sinon ses livres mêmes dans toutes leurs parties, au moins son esprit et sa méthode, sa manière propre de philosopher, représentent assez exactement la méthode et la manière de philosopher en honneur de nos jours?

Peut-être, d'ailleurs, est-ce la modestie même et les limites restreintes de l'œuvre qu'il a tentée qui en firent la nouveauté, qui en font la valeur durable et rare : car elle n'aspire nullement à ramener à une direction unique et à une unité plus ou moins factice toutes les idées de son temps; elle ne constitue pas une interprétation d'ensemble, une doctrine totale, un système; elle diffère autant, à cet égard, de l'entreprise d'un Taine que de celle d'un Ravaisson, ou même, malgré tant et de si instructives similitudes, de celle d'un Renouvier; elle n'est qu'une suite d'analyses, d'une part sur les *fondements de nos connaissances*, de l'autre, sur l'enchaînement de nos *idées fondamentales* : et ces analyses restent, et veulent rester, en quelque mesure fragmentaires, laissant ouverts tous les grands problèmes de la métaphysique, non pas sans doute sans en préparer, mais au moins sans en imposer aucune solution. Si l'on se demande quelles furent ses idées dernières sur la nature et sur l'homme, l'on n'y discerne rien de plus, au fond, que le spiritualisme traditionnel; mais c'est peut-être déjà méconnaître son dessein que de se le demander.

Ce n'est pas, cependant, que ses recherches restent dispersées et sans lien : elles se coordonnent très naturellement, au contraire, autour d'un petit nombre d'idées maîtresses; ou mieux, il semble qu'une idée fondamentale les domine toutes et leur donne une profonde unité : mais cette idée est une idée méthodologique. Il a eu de la philosophie une notion très particulière et très nette, très éloignée de la métaphysique traditionnelle, et qui est, à bien peu

près, celle qui triomphe aujourd'hui : il l'a entendue presque exclusivement comme une philosophie des sciences, comme une *critique* : « Nous ne méprisons point la métaphysique, écrit-il (qui oserait mépriser ce qui a fait la passion de tant de grands esprits?), mais nous ne saurions accorder, ni que la métaphysique soit une science, ni même qu'elle soit la meilleure et la maîtresse partie de la philosophie : car, avant tout, il faut placer cette *logique supérieure* qui procède de l'idée de l'ordre, de l'ordre qui, suivant la pensée de Bossuet que nous ne saurions nous lasser de citer, est *ami de la raison et son propre objet*¹. » C'est bien, en somme, dans cette manière de concevoir, et le rôle essentiel de la raison, et la critique, que réside l'originalité la plus haute de Cournot.

*
* *

Cette critique, qui finit par s'éloigner fort, dans ses procédés ou ses résultats, de celle de Kant, en procède cependant. Le problème que se pose Cournot est au fond celui même de la *Critique de la Raison pure* : comment la connaissance, comment la science, sont-elles possibles? c'est à déterminer la portée de l'intelligence humaine et ses catégories nécessaires, qu'il s'attache. Aussi, est-ce à bon droit que, tout en insistant sur les multiples divergences qui séparent leurs doctrines, Cournot salue en Kant « le philosophe qui a sondé avec le plus de profondeur la question de la légitimité de nos jugements » ; et qu'il déclare que « par lui s'ouvre une ère nouvelle² ». — On dirait qu'aux environs de 1850, lassés de la phraséologie superficielle et vague de l'éclectisme, et d'ailleurs heureusement prémunis contre le vide oratoire par une forte culture scientifique, les penseurs les plus vigoureux, Cournot aussi bien que Renouvier, se tournent au même moment, comme par un recours naturel et spontané, vers la philosophie kantienne, assurés d'y trouver la plus ferme et la plus rigoureuse des disciplines. C'est le logicien rigide que Cournot voit avant tout en Kant. Et, à l'exemple de Kant, Renouvier et lui s'accordent pour chercher dans l'étude des sciences positives la matière même et, pour ainsi dire, le fond solide de leurs spéculations. Ne serait-il pas absurde, en plein XIX^e siècle, à l'heure où les sciences physiques pénètrent, bouleversent, renouvellent la

1. *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*, t. I, p. 500.

2. *Essai sur les fondements de nos connaissances*, p. 392.

civilisation moderne et la vie sociale tout entière, à l'heure où Claude Bernard et Pasteur fondent les sciences de la vie, que la philosophie restât étrangère à ce vaste, à cet admirable mouvement, et prétendit encore ne tirer la vérité que de son propre fonds? Elle n'y trouverait que des métaphores et des formules. « La vieille métaphysique d'où nous voudrions sortir, écrit-il, a eu, comme toujours, le tort de ne pas tenir assez de compte de la marche des sciences et du contrôle qu'elle fournit pour fixer l'ordre et la valeur de nos idées¹. » S'excusant des développements très techniques qu'il va introduire dans ses ouvrages, invitant les lecteurs « trop étrangers à toute espèce de considération géométrique » à ne pas les lire, il les déclare cependant « indispensables pour sortir de la routine et du vague de la vieille métaphysique² ». Et, dans la préface même de son premier de ses deux grands livres, il fait valoir, à défaut même de l'intérêt de ses vues propres, la nécessité de « rajeunir les vieilles doctrines philosophiques en tenant compte des progrès de nos connaissances positives, en choisissant des exemples mieux appropriés à l'état présent des sciences que ceux qu'on pouvait prendre aux temps de Descartes, de Leibnitz et même de d'Alembert, et qui servent encore, pour ainsi dire, de monnaie courante, quoiqu'un peu usée, depuis que les philosophes se sont mis à négliger les sciences, et les savants à montrer volontiers leur peu d'estime pour la philosophie³. » Ses livres sont à tout le moins, en effet, de merveilleux répertoires d'exemples.

Mais, la science, c'était, à peu près exclusivement, pour Kant, les mathématiques pures et la physique mathématique de Newton. Les plus récentes conquêtes de la méthode positive ce sont, du temps de Cournot, les phénomènes biologiques, bientôt peut-être les phénomènes sociaux : or la notion de loi y devient moins rigide, plus flexible qu'en physique, et il ne peut plus s'agir ici de la rigueur de l'appareil mathématique. Mathématicien lui-même, il est vrai, et élevé à la discipline des sciences exactes, son universelle curiosité a élargi amplement son horizon scientifique, et aussi bien, comme spécialiste, c'est d'une *Théorie des chances et des probabilités* qu'il est l'auteur. De là la distance qui sépare sa conception de la critique de celle de Kant. A chaque instant, il lui reproche de

1. *Ench. des id. fond.*, p. 19.

2. *Ibid.*, p. 29.

3. *Essai sur les fondements de nos connaissances*, Préf., p. 1.

mépriser tout ce qui ne comporte pas de déduction rigoureuse, de rechercher encore une certitude absolue qu'on ne saurait atteindre, de ne vouloir que tout ou rien, et par là de se condamner au scepticisme complet; cela uniquement parce qu'il répute incertain et sans valeur rationnelle tout ce qui n'admet pas la démonstration apodictique. Là est « le germe d'une erreur », « la première trace d'une lacune » qui constitue le « défaut capital de son système ». « C'est toujours cette fausse honte de la probabilité ou de la $\delta\delta\zeta\alpha$, dont Kant ne s'affranchit pas plus que Platon, pas plus qu'Aristote, pas plus que Leibnitz, faute d'en saisir le sens et la valeur éminemment rationnelle¹. »

Cournot conçoit donc une critique, dont Kant ne s'était pas avisé, qui « procéderait par voie d'induction probable, et non de démonstration positive » : elle va constituer pour lui la philosophie même. Moins ambitieuse, elle évitera à la fois le scepticisme idéaliste et un dogmatisme illusoire; elle reconnaîtra à la science une valeur très positive et très réelle, tout en l'enfermant dans des limites infranchissables et en la proclamant à son tour, quoique en un sens un peu nouveau, toute relative. Mais, après cela, son objet sera toujours celui que Kant lui attribuait : analyser et contrôler les conditions de la connaissance; et cet objet se présentera sous un double aspect, auquel correspondent les deux ouvrages essentiels de Cournot : il s'agira, d'abord, de mesurer la portée de notre science, et pour cela d'y faire la part du sujet et celle de l'objet : « Au-dessus de la logique formelle, sinon formaliste, il y en a une autre, celle dont nous avons consacré une bonne partie de notre vie à rechercher les principes et les conditions, et au moyen de laquelle nous nous rendons compte... des raisons que nous avons de distinguer l'absolu et le relatif, par suite la réalité et l'apparence, ce qui tient à la nature des objets conçus et ce qui dépend de la constitution de l'intelligence qui les conçoit². » — Il s'agira ensuite de distinguer et de hiérarchiser les idées fondamentales, les catégories nécessaires sur lesquelles toute science repose, mais en en comprenant autrement l'étude : on ne tentera plus de les déduire *a priori*, mais de les dégager et de les éprouver empiriquement, par l'histoire des sciences et l'analyse de ses résultats : « C'est le cas de déterminer *a posteriori* et par l'observation même quelles sont les idées ou les conceptions primitives et

1. *Essai sur les fond. de nos conn.*, p. 392.

2. *Ench. des id. fond.*, p. 71.

irréductibles auxquelles nous recourons constamment pour l'intelligence et l'explication des phénomènes naturels, et qui dès lors doivent nous être imposées, ou par la nature même des choses, ou par des conditions inhérentes à notre constitution intellectuelle¹. » C'est d'un côté l'*Essai sur les fondements de nos connaissances*, de l'autre le *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*.

Pour cette œuvre double, de quel instrument, de quel critère disposons-nous? De la raison, a-t-on toujours répondu, et l'on ne saurait répondre autrement. Mais Cournot l'entend en un sens particulier et nouveau. On a donné de la raison bien des définitions différentes; mais elle n'est, pour lui, ni la faculté de raisonner et de lier logiquement les conséquences aux prémisses; ni, comme pour Condillac, la faculté de former des idées générales à l'aide de signes; ni, comme le voudrait l'éclectisme, je ne sais quelle intuition des idées universelles et nécessaires, très certainement étrangère à la grande majorité des hommes, authentiquement doués de raison pourtant. La raison, c'est essentiellement la faculté de chercher « la raison des choses », d'expliquer, c'est-à-dire de concevoir l'ordre « suivant lequel les faits, les lois, les rapports, objets de notre connaissance, s'enchaînent et procèdent les uns des autres ». Et Cournot se plaît à répéter cette phrase de Bossuet : « Le rapport de la raison et de l'ordre est extrême. L'ordre ne peut être remis dans les choses que par la raison, ni être entendu que par elle : il est ami de la raison, et son propre objet. »

Ainsi entendue, l'idée de raison ou d'ordre rationnel est autre que l'idée de démonstration logique : une déduction peut être correcte, rigoureuse, logiquement impeccable, tout en intervertissant l'ordre rationnel des idées; une vérité, qui y est obtenue à titre de conséquence, peut être conçue par l'esprit comme renfermant au contraire la raison des vérités qui lui ont servi de prémisses logiques. — D'autre part, et malgré des rapports très étroits, l'idée de raison est différente encore de l'idée de cause : celle-ci, au sens rigoureux, ne peut être conçue que comme cause efficiente; elle ne s'applique qu'à un ordre linéaire de phénomènes successifs se déterminant l'un l'autre : mais un phénomène peut avoir sa raison véritable ailleurs que dans ses causes (efficientes); la raison peut en être, à la rigueur des termes, hors du temps. Que si, par exemple,

1. *Essai sur les fond. de nos conn.*, p. 124.

la configuration du lit d'un fleuve tend à le rejeter d'une de ses rives sur l'autre, cette vraie raison du phénomène est « indépendante de la série des causes actives et variables qui ont déterminé individuellement chaque molécule à concourir, en un instant donné, à la production du phénomène ». En mathématiques, où l'on ne connaît pas proprement de rapports de causalité, la notion de raison triomphe. — C'est bien, si l'on veut, l'idée leibnizienne de raison suffisante, mais prise en un sens plus large et plus positif : il ne s'agit pas de conclure qu'une chose se passe d'une certaine façon de ce qu'il n'y a pas de raison pour qu'elle se passe autrement, mais au contraire de rechercher et d'évaluer les raisons directes qui font ou expliquent qu'elle se passe ainsi. — A ces notions équivalentes de raison et d'ordre qu'on joigne la notion de *forme*, qui n'est que l'ordre réalisé, et ne saurait s'en séparer, et l'on aura les idées les plus générales de la connaissance humaine, celles sur lesquelles toute science repose.

Mais l'ordre ou la raison des choses peut être de deux sortes : tantôt il peut consister en un concours fortuit de causes efficientes, tantôt dans l'action régulière d'une loi. La notion de hasard a, pour Cournot, une importance primordiale, et renferme, on le sait, « quelque chose de réel et de positif ». S'il n'y a pas de fait sans causes, il y a au moins des séries de causes indépendantes les unes des autres, qui peuvent se rencontrer et interférer accidentellement, sans que dans leur ensemble, elles aient aucun rapport nécessaire d'influence ou de dépendance. De là le calcul des probabilités, en mathématiques, qui est bien « l'application la plus vaste de la science des nombres : « Mundum regunt numeri ¹ ». Par là, en effet, tous les phénomènes peuvent rentrer dans le domaine des nombres, en tant que peuvent leur être appliquées les notions de combinaison et de chance, de cause et de hasard, supérieures, dans l'ordre des abstractions, aux notions géométriques et mécaniques.

L'objet propre de la raison apparaît dès lors : il s'agira pour elle, le plus souvent, de distinguer les phénomènes qui se produisent fortuitement, de ceux qui s'expliquent les uns par les autres, les coïncidences, des connexions naturelles, l'entrecroisement des causes indépendantes, de la liaison des causes solidaires : de distinguer, en un mot, le hasard de la loi, l'ordre temporel ou historique de l'ordre

1. *Essai sur les fond. de nos conn.*, p. 36.

rationnel. — C'est de là même que résulte la possibilité de l'erreur; car, par hasard, le hasard même peut prendre l'apparence de la loi: ne démontre-t-on pas en mathématiques qu'à une succession de termes quelconques, on peut toujours, si on s'y applique, donner la forme d'une loi? seulement cette loi ne sera pas plus simple que la série même qu'elle prétend relier. De là une expression nouvelle du problème de la connaissance: distinguer l'illusion ou l'apparence de la réalité. En particulier, dès que nous croyons discerner dans les choses comme un semblant de régularité et d'harmonie, trois manières d'en rendre compte, et trois seulement, se présentent à nous, inégalement probables d'ailleurs selon les cas. Ou bien, on en cherchera la raison dans l'épuisement des combinaisons fortuites, toutes les combinaisons instables ayant dû disparaître, et notre observation ne pouvant porter que sur celle qui a réuni fortuitement les conditions de durée et de persistance. Ou bien on la trouvera dans une direction intelligente et providentielle, dans la finalité proprement dite. Ou bien, enfin, tout s'expliquera par des réactions mutuelles entre des données fortuites, dont le jeu aura suffi pour amener dans l'état final que nous observons une harmonie qui n'existait pas originairement. De ces trois hypothèses il appartient à la raison de comparer, pour chaque cas, la vraisemblance relative.

Or, la probabilité mathématique est calculable exactement: mais dès qu'on sort des abstractions pures pour pénétrer dans le monde des réalités physiques ou morales, le calcul n'est plus possible. Pourtant l'évaluation des probabilités reste le problème essentiel de la science. Dès que l'on dépasse la constatation brute des faits particuliers pour expliquer, généraliser, induire, — c'est-à-dire proprement dès qu'on fait œuvre de science, — la démonstration rigoureuse comme la preuve positive font défaut. L'on entrevoit, dès lors, à côté de la certitude apodictique, une certitude qu'on peut appeler indifféremment physique, ou philosophique, ou rationnelle, et qui comporte une infinité de degrés, jusqu'à exclure parfois tout doute raisonnable. Les lois scientifiques ne sont ainsi, à y regarder de près, que des hypothèses ou des théories imaginées pour relier un certain nombre de faits obtenus par l'observation, et qu'on estime aptes à relier encore les faits que l'observation à venir nous fera connaître. Elles sont en tous points assimilables à la courbe que l'on trace en s'imposant la condition de la faire passer par un certain nombre de points donnés d'avance. Et telle est la vraie nature de l'induction dans les

sciences, à propos de laquelle les logiciens ont tant disputé : c'est la démarche de l'esprit qui, au lieu de s'arrêter à la limite de l'observation immédiate, poursuit sa route, prolonge la ligne décrite et cède pour ainsi dire pour quelque temps encore à la loi du mouvement qui lui est imprimé. Non pas, certes, à l'aveugle : car la raison nous dit pourquoi nous aurions tort de résister, en nous montrant le degré de probabilité de la loi¹.

De quelle nature sera donc cette probabilité, si elle n'est plus mathématiquement calculable? — Elle tient, d'une part, au nombre des faits ou des groupes de faits reliés, au nombre surtout des faits nouveaux qu'elle a permis de prévoir; mais elle tient aussi, d'autre part, à la simplicité de la formule théorique qui les relie. Plus une relation est simple, plus il nous répugne d'en attribuer la confirmation expérimentale au hasard; plus, au contraire, la formule s'en complique, plus nous sommes disposés à admettre que les phénomènes auxquels elle doit s'appliquer ne résultent peut-être que d'une rencontre fortuite. Toute l'œuvre de la critique se trouve ainsi aboutir à l'appréciation de la simplicité. C'est qu'aussi bien la simplicité n'est au fond que l'idée même de loi et d'ordre : une loi extrêmement complexe ne nous paraît telle que parce qu'on y saisit mal la liaison ou l'ordre qu'elle prétend établir; que, parce qu'au lieu d'une liaison, elle se distingue mal pour nous d'une simple succession de termes; parce qu'en un mot elle ne nous paraît pas être une loi. — Or, la simplicité d'une loi, non seulement ne nous paraît pas mesurable, mais pas même définissable à la rigueur. Pour qu'on pût la ramener à une probabilité mathématique et calculer la probabilité qu'il y a pour qu'une loi plus simple soit vraie plutôt qu'une loi plus complexe, il faudrait : 1° qu'on pût répartir en deux catégories tranchées les lois réputées simples et les lois complexes; 2° qu'on pût mettre sur la même ligne tous les cas de chaque catégorie; 3° que le nombre des lois fût limité dans chaque catégorie : triple impossibilité². Aussi bien, quelle unité de mesure pourrions-nous concevoir pour la simplicité relative de deux ou plusieurs lois, et quelle définition en donner, sinon en se référant à l'intuition rationnelle, à la satisfaction supérieure que le simple donne à l'esprit? — Et, d'autre part, cependant, l'appréciation de la simplicité reste « la clef de toute critique philosophique »; aucune connaissance ne serait possible si l'on ne

1. *Essai sur les fond. de nos conn.*, p. 45, 49.

2. *Id.*, p. 41.

cherchait dans le simple l'explication ou la raison du compliqué. Car, si telle hypothèse qui rend compte d'une série de phénomènes, malgré sa grande simplicité, n'était pas vraie, il faudrait supposer que non seulement ces phénomènes seraient sans lois et produits par hasard, mais que par hasard encore se serait offerte à notre pensée une combinaison ayant ce caractère remarquable de simplicité; par hasard, dans la foule innombrable des combinaisons fortuites possibles, nous serions tombés sur celles qui se trouvaient susceptibles d'être reliées par une loi aussi simple¹. Une telle supposition peut être, en certains cas, si hautement improbable qu'on ne saurait l'admettre sans offenser le sens commun.

Mais on le pourrait cependant sans se contredire ni tomber dans l'absurde : « le doute sophistique » reste toujours possible, il faut le reconnaître. La philosophie, c'est-à-dire l'appréciation rationnelle du probable, ne doit pas être confondue avec cette partie positive et très restreinte des sciences où l'on procède soit par déduction rigoureuse, soit par observation et expérience exactes. Et cette appréciation dépend, en dernière analyse, d'une sorte de tact indéfinissable, d'une faculté spéciale qui nous fait pressentir et reconnaître l'ordre : c'est le sens philosophique ou le bon sens, analogue au bon goût en matière artistique; il consiste moins à démontrer, qu'à éprouver les idées, les théories, les hypothèses; et les éprouver, c'est juger si elles mettent dans les choses à expliquer un ordre dont la simplicité, une forme dont la régularité satisfassent la raison; c'est la faculté critique, la faculté supérieure par laquelle nous recherchons la raison des choses. « Le sentiment du vrai en philosophie n'est, pas plus que le sentiment du beau dans les arts, susceptible de décomposition ou d'analyse rigoureuse; et le renversement du bon sens, comme la perversion du goût, ne constitue pas, à proprement parler, une erreur réfutable².

*
**

Telle est la méthode nouvelle que Cournot veut appliquer à la critique de nos connaissances : c'est celle-là même, d'ailleurs, que l'on suit instinctivement dans la pratique des sciences comme dans la conduite de la vie. Que l'on consente à se contenter en matière philosophique de hautes probabilités comme on s'en contente en

1. *Ench. des id. fond.*, p. 57.

2. *Essai sur les fond. de nos conn.*, p. 409.

astronomie, en physique, en histoire, en affaires, et là aussi on obtiendra des vérités hors de doute, quoique non démontrées logiquement. Aussi bien, que l'on accepte de considérer la probabilité comme fournissant un élément positif de connaissance, et les raisons pour lesquelles Kaut déclarait la philosophie métaphysique impossible vont tomber d'elles-mêmes : car la probabilité remplit en matière de spéculation pure un rôle analogue à celui que la doctrine kantienne attribue à la construction idéale ou à la synthèse *a priori* en mathématiques pures, à l'expérience ou à la synthèse empirique, dans les sciences physiques ou naturelles : elle lui donne une matière, un fondement solide.

A vrai dire pourtant, Kant a réussi à « prouver catégoriquement que l'absolu nous échappe » ; et Cournot considère comme insoutenable la prétention de « pénétrer l'essence des choses et d'en assigner les premiers principes » ; pour lui comme pour Kant, notre connaissance est toute relative. Mais comment l'entend-il ? — On s'en rendra compte si l'on se rappelle l'exemple connu qui ouvre l'*Essai sur les fondements de nos connaissances*¹ : le passager qui va et vient sur le pont du navire en marche participe en même temps au double mouvement de la terre, entraînée à son tour dans le mouvement du système solaire tout entier autour d'un astre inconnu ; ajoutez que le passager lui-même est un être complexe, et que les parties solides ou liquides de son organisme ont aussi leurs mouvements propres ; si bien que rien ne limite nécessairement, dans un sens ou dans l'autre, cette série de mouvements subordonnés les uns aux autres, et qu'il nous est impossible de déterminer à coup sûr le déplacement réel et final d'un point matériel quelconque. C'est en ce sens qu'il ne nous est pas donné d'atteindre à la réalité absolue, dans toute la force du mot. Mais ces divers mouvements n'en ont pas moins une réalité, quoique relative ; ce sont des phénomènes du monde extérieur ; et il nous reste possible aussi bien de nous élever d'un ordre donné de vérités phénoménales à un ordre supérieur, et de « pénétrer ainsi graduellement dans l'intelligence du fond de la réalité ». Notre savoir est relatif en ce sens qu'il n'atteint que des relations, mais ces relations sont réelles, quoiqu'elles puissent être neutralisées par d'autres, et ne pas compter dans le résultat final ou réalité absolue.

1. § 6 et suiv. Cf. *Ench. des id. fond.*, p. 36.

Cette relativité même résulte encore, d'ailleurs, des idées de probabilité et de raison des choses. Car nos organes et nos facultés sont visiblement destinés à nous mettre en relations avec les objets externes, à nous permettre d'agir sur eux, et par suite à nous les faire connaître dans la mesure même de ces relations, et sous cette condition. Il devient dès lors improbable, il « répugne à la raison », que nous puissions saisir les choses dans leur essence et en elles-mêmes ; et Cournot esquisse par endroits une théorie qui fait songer à Spencer : si les facultés de l'homme sont nécessairement accommodées, ou se sont accommodées, à la nature externe, « pour l'accomplissement de son rôle dans le monde et la conservation des individus et de l'espèce, » il n'y a pas de raisons pour que cet accord s'étende aux idées subtiles et complexes de la métaphysique, fruits d'une culture peut-être accidentelle ou anormale, et si étrangères aux conditions ordinaires de la vie ou aux besoins de la conservation organique.

Il en résulte que l'appréciation de l'ordre et de la raison des choses garde toute sa valeur objective, malgré les bornes étroites de nos connaissances. Nous pourrions donc appliquer cette méthode, non plus seulement au contrôle des lois scientifiques particulières, mais à la critique de nos facultés de connaître en général : et par là le scepticisme radical de Kant est conjuré. — La preuve, en effet, que nous ne déformons pas les choses en les pensant, que nous ne leur imposons pas des lois artificielles, c'est que l'œuvre de la connaissance réussit, c'est qu'à mesure que nous nous appliquons à mieux pénétrer la nature, de l'ordre s'y découvre, et non pas du désordre. « Il serait par trop étrange que le verre mis sur nos yeux et qui devrait tout déformer aux dépens de la régularité, de la simplicité des lois et des rapports perçus dans le monde extérieur, y mit, par une fallacieuse apparence, la simplicité que nous croyons y constater et qui n'y serait pas ¹. » « A moins d'outrer l'idéalisme jusqu'au point d'admettre que la pensée crée de toutes pièces le monde extérieur (et nos recherches n'ont point pour objet la critique de pareils écarts de la spéculation)... on doit accorder... que, s'il n'y avait pas harmonie entre l'ordre de réception par nos facultés et l'ordre inhérent aux objets représentés, il ne pourrait arriver que par un hasard infiniment peu probable que ces deux ordres s'ajus-

1. *Ench. des id. fond.*, p. 18.

tassent de manière à produire un ordre simple, ou un enchaînement régulier dans le système des représentations. ¹»

Ainsi nos diverses facultés vont se confirmer et se contrôler l'une l'autre, selon qu'elles s'accordent ou non : mais quant à la faculté même d'apprécier les probabilités et l'ordre, c'est son privilège que de se contrôler et de se vérifier elle-même. « Les yeux ne peuvent témoigner pour les yeux, dit-on, ni le goût pour le goût; mais la raison témoigne pour la raison, en même temps qu'elle témoigne, selon les cas, pour ou contre les yeux ou le goût. » A vrai dire, nul autre des principes réputés rationnels ne jouit de ce même privilège : comment le principe de substance ou l'idée de temps pourraient-ils se critiquer eux-mêmes? Mais l'idée de la raison des choses nous sert à critiquer les précédentes, selon qu'elles mettent de l'ordre ou introduisent des incohérences et des conflits dans le système de nos conceptions; et en même temps elle se garantit elle-même, puisqu'il y aurait contradiction à supposer qu'elle ne fût qu'un préjugé de l'esprit humain et cependant se vérifiât de plus en plus dans notre connaissance de la nature.

Nous croyons donc à l'ordre, et l'ordre, en se certifiant lui-même partout où nous le constatons, nous donne du même coup la nature de toute certitude. Nous ne pouvons, à vrai dire, mesurer pour chaque cas particulier nos chances d'erreur, mais nous avons la persuasion que ces erreurs, dues à des causes accidentelles affectant d'une manière irrégulière chaque sujet qui perçoit, ne pourraient produire nulle coordination dans les objets perçus. « Nous avons ainsi l'idée de ce qui constitue la perfection de l'ordre, et il est de l'essence de notre nature raisonnable de croire que la nature a mis de l'ordre dans les choses ². » Nous tenons là l'idée objective par excellence, et telle que le relativisme à la manière kantienne ne saurait l'atteindre. Elle n'est pas restreinte à nos conditions humaines, vraie d'une vérité seulement humaine; elle se réfère, non à un point de vue de notre esprit, mais au fond même des choses et à leurs rapports intrinsèques, indépendamment de la connaissance que nous en avons. Et l'on ne saurait admettre que la théorie mathématique des chances et des probabilités ne fût pas supérieure aux conditions dans lesquelles nous l'appliquons et ne subsistât pas telle quelle aux yeux mêmes d'une intelligence suprême.

1. *Fond. de nos conn.*, p. 90.

2. *Essai sur les fond. de nos conn.*, p. 396.

Grâce à la notion d'ordre, la doctrine de Cournot aboutit ainsi bien nettement au réalisme; et son ambition ne va à rien moins qu'à distinguer, dans nos diverses connaissances, ce qui vient de nous et ce qui vient des choses, ce qui est artificiel et humain et ce qui est naturel et objectif.

*

* *

Notre dessein ne saurait être de le suivre dans le détail de sa critique : qu'il suffise d'y montrer la constance de la méthode et l'analogie des résultats.

La croyance même à la réalité extérieure ne se fonde, nous venons de le voir, que sur des raisons de probabilité, si convaincantes qu'on ne saurait sans absurdité les révoquer en doute, mais telles cependant qu'elles ne comportent pas de démonstration péremptoire. C'est à ce titre, en particulier, que l'homme affirme l'existence des objets et des corps de la nature : « il n'hésite pas à concevoir les phénomènes de la manière qui se prête seule à une coordination systématique et régulière, qui satisfait seule aux lois de la raison ».

De même, il pourra mesurer la valeur de ses sens¹ comme instruments de connaissance, les comparer, les contrôler l'un par l'autre, et arriver à se rendre compte des diverses sortes d'erreur qu'il peut commettre, soit accidentelles, soit systématiques. Pour mesurer la part de chaque sens dans notre connaissance objective de la nature, on pourra essayer de s'imaginer que les données de tel ou tel d'entre eux viennent à nous manquer, et voir ce qu'il en adviendrait pour le système général de nos idées. On pourrait ainsi se rendre compte, par exemple, que, même dépourvus de toute sensation spéciale de chaleur, nous pourrions concevoir, par ses effets constatés à l'aide de nos autres sens, l'existence et les lois d'un agent physique particulier, et constituer une « théorie de la chaleur rayonnante qui vraiment ne différerait pas de celle que nous ont donnée les travaux les plus récents ». — Il faut donc distinguer, dans les données des sens, deux éléments différents et d'inégale signification objective : l'élément affectif pur, d'abord, qui ne nous apprend rien sur la nature du phénomène externe, et n'agit que comme *réactif* pour nous en révéler la présence : il apparaît presque seul dans les impressions thermiques, sapides, olfactives; mais,

1. *Fond. de nos conn.*, chap. VII, § 91 et suiv.

d'autre part, la sensation auditive possède déjà une certaine valeur représentative, en tant qu'elle nous fait saisir des rapports, des rythmes, un ordre. Et lorsqu'on arrive à la vue et au toucher, on trouve encore sans doute un élément purement affectif, — perception des couleurs, sensations du poli, du rugueux, du velouté, etc., — qui ne vaut encore objectivement que comme réactif en nous annonçant la présence ou l'absence de certains objets; mais l'élément important est la représentation proprement dite, celle qui nous donne les idées des distances, des formes et des dimensions des corps, et en général de tous les phénomènes du monde physique. « Nos théories de mécanique, d'astronomie, de physique générale, de chimie, de physiologie seraient absolument les mêmes quand la nature aurait compris dans l'étendue du spectre solaire visible pour nous un rayon de moins ou un rayon de plus; ou quand, sans modifier la sensibilité de notre organe, elle aurait changé la nature du flambeau, en substituant à notre soleil une de ces étoiles qui nous paraissent rouges ou vertes¹. » Bien plus, nous voyons ici, dans la constitution même de nos organes, des raisons de haute probabilité pour qu'ils perçoivent fidèlement les relations géométriques, les rapports de situation et de grandeur entre les objets : la rétine par exemple est un véritable « tableau sentant », bien fait pour saisir dans toute son objectivité l'étendue colorée, non pas en tant que colorée, mais en tant qu'étendue. De même pour le toucher. Ainsi pourrait changer dans ces sensations tout ce qui en constitue la matière ou l'étoffe et qui n'a nulle influence sur la perception ou la connaissance, sans que celle-ci fût changée, car la vertu représentative en est attachée à la forme et non au fond² de la sensation, *ratione formæ* et non *ratione materiæ* : elle consiste, en un mot, dans un certain ordre. — Retranchons ainsi de nos sensations tout ce qui n'a pas de signification représentative, il reste l'idée pure de l'objet; prenons au contraire la sensation complexe, « l'idée avec ses accessoires », nous aurons l'image de l'objet. — Or, il apparaît à qui recherche la raison des choses, que l'idée des corps est pleinement objective.

Par là³ se découvre du même coup l'objectivité de l'espace et du temps, parce que, d'une part, elle consiste avant tout en un certain

1. *Fond. de nos conn.*, p. 102.

2. *Ibid.*, p. 108.

3. *Ibid.*, chap. x.

ordre entre les phénomènes ; parce que, d'autre part, elle met de l'ordre dans nos connaissances, bien loin d'y apporter le moindre trouble. La loi newtonienne, par exemple, implique l'existence, hors de l'esprit, de distances et de relations géométriques, c'est-à-dire du temps et de l'espace. Non pas qu'il faille y voir des substances ou des attributs de substances : mais parce que le temps comme l'espace représentent des rapports, dont la réalité externe est à vrai dire indémontrable, et cependant impossible à nier, et qu'ils sont immédiatement aperçus avec une clarté telle qu'elle échappe à toute définition.

Le cas de l'espace et celui du temps ne sont pas d'ailleurs identiques. L'étendue est l'objet d'une intuition immédiate ; elle est liée à l'organisation animale, et c'est l'acte même du mouvement qui en donne à tout être animé une perception assortie aux fonctions qu'il doit remplir. Ainsi se découvre une raison nouvelle d'en affirmer la réalité : il y a harmonie entre la nature au milieu de laquelle nous vivons et les organes dont nous disposons ; les instruments de l'art humain, les leviers et les poulies de notre mécanique, les lentilles de notre optique, semblent imiter ceux dont la nature même s'est servie, muscles, tendons, globe de l'œil : comment l'homme se serait-il ainsi rencontré avec la nature « sans que cette rencontre tint au fond même et à la raison des choses », sans qu'elle supposât la réalité, l'objectivité de ces rapports spatiaux dont dépend notre action ?

La connaissance du temps est d'une autre nature. Nul doute que les animaux, destinés comme nous à vivre dans l'espace, n'en aient une perception très analogue à la nôtre ; nul doute, par contre, qu'ils n'aient qu'une très vague notion du temps, qu'à vrai dire ils vivent à peine dans le temps. C'est que, si la mesure de l'étendue, par superposition directe, est immédiate, la mesure de la durée est au contraire indirecte et dépend de la faculté de percevoir l'ordre et la raison des choses. Nous n'avons, on le sait assez, nul moyen de comparer directement des durées ou de démontrer qu'elles sont égales : mais nous croyons à la régularité de certains mouvements, nous établissons des unités de temps, grâce à un jugement de la raison fondé sur les probabilités, et qui ne laisse place pour aucun doute raisonnable, tant il introduit d'ordre et de simplicité dans nos connaissances. Nous jugeons qu'un même phénomène met toujours le même temps à s'accomplir lorsque, toutes les circonstances restant les mêmes, il n'y aurait nulle raison pour qu'il en fût autrement :

« on prend pour unité de durée le temps que met à s'écouler le liquide ou la poussière fine de la clepsydre, en se fondant sur le principe, certain *a priori*, que la durée de l'écoulement doit être la même quand il n'y a de changement, ni dans la masse liquide, ni dans le vase, ni dans l'orifice, ni dans les autres circonstances physiques du phénomène ¹ ».

Selon la même méthode doivent se résoudre, selon Cournot, les antinomies kantienne relatives au temps et à l'espace. Elles lui avaient fait illusion d'abord, et lui avaient bien paru, sinon une contradiction intime de l'intelligence humaine, au moins un signe d'imperfection grave et de relativité; mais il lui a semblé plus tard que, si elles marquent toujours une borne pour l'imagination, la raison peut fort bien choisir entre elles : appuyée sur des inductions ou des analogies expérimentales d'une vraisemblance suffisante, elle tendra à admettre, par exemple, la divisibilité finie de tous les corps de la nature, et inversement l'infini du monde en grandeur; et, au point de vue du temps, toutes les durées réelles lui paraîtront susceptibles d'une division à l'infini, si bien que « tout commencement et toute terminaison des phénomènes cosmiques devront être considérés comme en dehors des faits naturels ² ».

Voilà pour la nature dans ses éléments concrets. Mais c'est encore par les mêmes règles de critique que Cournot essaye de déterminer la valeur de nos conceptions abstraites, d'y « faire la part qui revient à la constitution des objets pensés et celle qui revient aux lois régulatrices de la pensée ³ ». De là la distinction de deux espèces d'abstractions : les unes sont artificielles ou logiques, et servent seulement à mettre un ordre plus commode dans nos représentations, sans que rien y corresponde nécessairement hors de nous; mais il y a aussi des abstractions rationnelles, c'est-à-dire fondées sur la nature des choses. Elles consistent à distinguer par la pensée des éléments indépendants les uns des autres, quoique la sensation les confonde : il est par exemple dans la nature des choses que certains phénomènes résultent de la configuration d'un corps, et nullement de la matière dont il est formé. De ce genre sont toutes les abstractions mathématiques, comme l'étaient tout à l'heure les idées de temps et d'espace : « Si la notion de la ligne droite ou de

1. *Fond. de nos conn.*, p. 140. Cf. *Ench. des id. fond.*, p. 54.

2. *Ench. des id. fond.*, p. 188 et suiv.

3. *Essai sur les fond. de nos conn.*, chap. XI, p. 147.

la distance n'était qu'une fiction de l'esprit, par quel hasard se ferait-il que les forces de la nature, la gravitation par exemple, varieraient avec les distances suivant des lois simples, seraient fonctions des distances? » De la même façon devra s'entendre l'objectivité des lois physiques.

De même encore, parmi nos concepts, parmi ce que Cournot n'hésite pas à appeler des entités, les uns seront artificiels, simples signes logiques; mais d'autres sont de véritables « êtres de raison », car ils expriment la nature et la raison des choses. Qui niera qu'une onde liquide ou sonore, qui a ses lois propres de propagation, qu'un fleuve, une montagne, ne représentent rien d'objectif, que l'unité n'en procède pas de la réalité même? C'est en ce sens que nos classifications pourront avoir une valeur rigoureusement naturelle. — Ce n'est rien moins que le problème des universaux qui se trouve ainsi posé : mais toutes les difficultés en tiennent, selon Cournot, à l'idée de substance, dont on a fait depuis Aristote un abus si manifeste. Une entité, un concept, peut être objectif sans correspondre à une substance. « Les contradictions disparaissent et les obscurités se dissipent si, au lieu d'une hiérarchie de substances et d'essences, on ne voit dans les termes génériques qu'une subordination de phénomènes et de causes; tout s'éclaircit quand on prend pour fil conducteur... l'idée de la raison des choses, l'idée souveraine et régulatrice de la raison humaine¹. » Un genre est naturel, en effet, lorsque les ressemblances des espèces qu'il enveloppe ne peuvent être mises sur le compte du jeu fortuit de causes qui auraient fait varier irrégulièrement, d'une espèce à l'autre, les types d'organisation; un genre est naturel lorsqu'il y a solidarité entre les causes, quelles qu'elles soient, qui ont constitué ses espèces; il est artificiel lorsque les ressemblances par lesquelles nous le caractérisons ont pu résulter fortuitement de causes indépendantes. Ainsi, nos classifications seront d'autant plus naturelles qu'elles rapprocheront dans les mêmes classes les phénomènes ou les êtres résultant d'une même catégorie de causes, de telle sorte que les causes qui ont déterminé la constitution du genre dominant celles qui ont amené, dans le genre, la diversité des espèces. — Nos définitions, de même, seront naturelles ou artificielles, selon qu'elles nous feront saisir avec plus ou moins de vraisemblance la manière dont les divers

1. *Essai sur les fond. de nos conn.*, p. 167.

caractères des choses procèdent les uns des autres, selon qu'elles nous en rendront mieux raison. L'extension illégitime de l'idée de substance, que rendaient d'ailleurs inévitable les conditions du langage et de notre logique, embrouillait tout ici, au lieu que, grâce aux notions de solidarité ou d'indépendance des causes, de loi ou de hasard, en un seul mot de la « raison des choses », tout se débrouille et s'éclaircit. Une fois encore il apparaît « qu'il n'y a d'autre preuve de la valeur des idées que leur fécondité, et la régularité du système dont elles donnent la clef ».

Enfin, le même critère vaut encore, selon Cournot, jusqu'en matière de morale et d'esthétique¹. Là aussi, il ne s'agit que de discerner, au milieu de ce qui dépend des variétés individuelles ou ethniques, d'influences accidentelles et passagères, les caractères qui appartiennent à la constitution normale de l'espèce humaine. L'on arrive même ainsi à concevoir des règles morales, par exemple, d'une telle universalité qu'elles gouverneraient encore des sociétés d'êtres intelligents et raisonnables autrement constitués que l'homme et n'ayant ni les mêmes organes, ni les mêmes besoins physiques. Les analogies, les probabilités, les inductions les plus rationnelles de l'histoire nous montrent, en effet, le système des idées morales et esthétiques tendant à une uniformité qu'on ne saurait mettre sur le compte du hasard, se dépouillant progressivement de tout ce qui tenait à des causes accessoires et variables, pour ne plus retenir que ce qui appartient au fond même de l'humanité. On arrive à concevoir ainsi un juste et un beau naturels, indépendants des sentiments qu'ils nous procurent : « Autre chose est l'appréciation que nous faisons du beau, autre chose le plaisir ou l'émotion agréable que nous donne le spectacle du beau : c'est ainsi que nous reconnaissons encore une odeur ou une saveur, même lorsque d'agréable elle nous est devenue désagréable² ». « La beauté est toujours la beauté, même dans un désert où personne ne la voit³ » ; il n'en va pas autrement de la justice, bien que l'idée soit de généralité moindre : car l'une et l'autre tiennent, au fond, à des conditions de simplicité et d'harmonie, à des rapports d'unité et d'ordre, que le bon goût ou le bon sens reconnaissent confusément.

1. *Essai sur les fond. de nos conn.*, chap. xii.

2. *Ibid.*, p. 182.

3. *Ench. des id. fond.*, p. 200.

*
**

Ainsi se poursuit, avec une méthode constante et dominée par la même idée directrice, la critique philosophique, dans son effort pour mesurer la valeur de nos connaissances. Mais Cournot n'admet pas, nous le savons, qu'elle puisse atteindre à l'absolu, ni nous donner la connaissance totale; la raison, qui n'a d'autre objet que l'ordre, ni d'autre critère que l'unité systématique plus ou moins entière qu'elle met dans les idées, ne saurait rencontrer l'ordre partout, ni faire, de nos idées, un système unique et intégral. Il reste donc à fixer les limites infranchissables de notre science. Elles tiennent à deux raisons profondes : d'une part, à la multiplicité et à l'hétérogénéité des idées fondamentales que la nature des choses nous suggère et que nous ne pouvons essayer de surmonter sans y introduire comme violemment l'artifice et la fausse symétrie; d'autre part, à l'existence réelle, objective, du hasard; à la nécessité d'admettre, par suite, au début de toute recherche, des *données* irrationnelles, à l'irréductibilité réciproque de l'ordre historique et de l'ordre théorique ou explicatif.

Nous avons vu qu'à côté des abstractions et des concepts fondés sur la nature des choses, il s'en trouvait d'autres proprement artificiels, de pure institution humaine. Or, là se rencontre une des grandes sources d'erreur, une des imperfections radicales de notre connaissance : les conditions mêmes de nos langages, de tous nos systèmes de signes nous contraignent à attribuer aux choses quelles qu'elles soient, pour les exprimer, l'individualité et la discontinuité artificielles de termes distincts : d'où le prestige fatal et l'abus des deux idées de nombre et de substance. — L'idée du nombre, essentiellement discontinue, nous est légitimement suggérée par certains phénomènes naturels, discontinus eux-mêmes et similaires : un groupe d'étoiles, un groupe d'arbres, d'animaux. Or, en raison de la grande commodité de cette notion, et grâce ensuite aux merveilleuses découvertes qui lui ont permis de donner à des grandeurs même incommensurables une expression numérique aussi approchée qu'il le veut, l'homme a été tenté de mettre partout la discontinuité du nombre. Et pourtant, à côté des objets naturellement dénombrables, qui constituent des *quotités*, il existe des phénomènes susceptibles d'augmentation et de diminution, il est vrai, mais sans discontinuité aucune, qui sont des *grandeurs*; la notion plus complexe de *quan-*

tité résultant seulement de l'application du nombre à la grandeur pour la mesurer. Bien plus encore, la faculté d'augmenter et de diminuer se rencontre en une foule de choses qui ne sont ni des grandeurs, ni par suite des quantités : une douleur, l'intensité d'une sensation, la ressemblance, la vérité ou l'erreur, etc., tout ce que peut seul apprécier le bon sens ou la raison philosophique, tels que nous les avons vus à l'œuvre jusqu'ici. Il apparaît, dès lors, que la quantité n'est qu'une qualité particulière à certains phénomènes; et que, dans la nature, la continuité est la règle, la discontinuité l'exception, au point de vue intellectuel et moral aussi bien qu'au point de vue physique¹.

Tous les signes ou les mots de nos langages sont de même discontinus. Ils sont, dès lors, pour traduire la variété et la fluidité de la pensée spontanée et du sentiment, dans la situation de l'artiste en mosaïque qui, par la juxtaposition de pièces rigides, ne peut reproduire qu'approximativement les couleurs ou les contours des objets. Dans la mutation graduelle des formes ou des forces, dans l'évolution insensible des sentiments et des idées, dans le domaine de la vie organique ou morale, dans la science aussi bien que dans le droit, nos définitions et nos lois interviennent de la même façon, comme autant de pouvoirs discrétionnaires, destinés à introduire une discontinuité artificielle là où la nature n'en avait pas mis². De par son organisation même et par la forme des instruments qu'il emploie, l'esprit est tenu partout « de marquer des degrés, de briser des lignes, de tracer des compartiments »; l'abus de la casuistique, en politique comme en morale, consiste à ne pas tenir compte des transitions, et à vouloir appliquer la rigueur des définitions, des formules et des déductions logiques à des choses qui y répugnent en raison de leur continuité intime³. « De cette contrariété entre l'essence des signes et celle de la plupart de ses idées résulte une des plus grandes entraves de l'intelligence humaine. Peut-être, aussi bien, est-ce là un indice que la philosophie et les sciences ne sont après tout qu'un épisode dans l'histoire de la nature, et le développement exagéré de facultés qui semblent avoir été données à l'homme dans un but moins ambitieux. »

1. *Ench. des id. fond.*, livre premier, *l'Ordre et la forme; Essai sur le fond. de nos conn.*, chap. XIII.

2. *Essai sur le fond. de nos conn.*, p. 195.

3. *Ibid.*, p. 196.

Nous retrouvons ainsi, une fois de plus, l'opposition de la raison philosophique, qui se contente de la saine appréciation du probable, et de la fausse logique, qui recherche avant tout une rigueur souvent artificielle et illusoire. C'est la logique et c'est le langage, c'est l'esprit de système, qui ont engendré ces doctrines ontologiques et métaphysiques qui, périodiquement, entreprennent de reconstruire le monde, en partant d'un principe unique, et de dérouler les choses comme les conséquences d'un syllogisme. Rien de plus significatif, à cet égard, et rien de plus insensé, que la recherche d'une caractéristique universelle, à la manière de Leibniz. Il faut reconnaître que la science comme la philosophie reposent sur un certain nombre de principes irréductibles, qu'il est vain de prétendre déduire l'un de l'autre ou ramener l'un à l'autre : de là le *Traité de l'Enchaînement des idées fondamentales* où, partant des idées les plus générales de toutes, les idées d'ordre et de forme, Cournot analyse et fait surgir à leur heure, en leur conservant toute leur originalité et pour ainsi dire leur individualité, les idées maîtresses de la science et de l'histoire. Il est ainsi hors de doute que, « dans le passage d'une catégorie à l'autre, il peut se présenter des solutions de continuité qui ne tiennent pas seulement à une imperfection actuelle de nos connaissances et de nos méthodes, mais bien à l'intervention nécessaire de nouveaux principes¹ » ou postulats : ils constituent en quelque sorte autant de changements de rubriques. On voit ainsi apparaître successivement, après les idées d'ordre et de forme, celles de genre et d'espèce (de qualité), puis de nombre et de combinaison, puis de temps et d'espace, puis de mouvement ; avec les notions de force et de matière (cause et substance) nous entrons dans le domaine des sciences physiques ; les sciences biologiques sont suffisamment caractérisées par les idées de vie et d'organisme, d'instinct et de finalité inconsciente ; enfin, la notion de société définira l'étude de l'humanité. Ainsi, les divers groupes de sciences restent séparés par les différences les plus profondes, et le rêve d'un mécanisme universel comme d'un universel idéalisme s'écroulent à la fois. Et l'on aboutit à cette constatation singulière : que, si les phénomènes de la vie constituent la partie vraiment centrale et comme le nœud du système de nos idées, c'est là aussi que notre science rencontre l'obscurité et le mystère les plus

1. *Fond. de nos conn.*, p. 124.

épais; tandis qu'aux deux extrémités opposées s'ordonnent les plus claires de nos connaissances, celles où dominant, d'une part, la mathématique et le mécanisme pur, de l'autre, les calculs et les desseins de l'intelligence consciente.

Mais, d'une autre manière encore nos théories scientifiques et notre puissance rationnelle se heurtent à d'infranchissables limites. Le point de départ de Cournot a été la notion de hasard : elle reparait à tous les étages de sa doctrine. Quelque phénomène que l'on étudie, en effet, il faut distinguer deux choses : la loi ou les lois selon lesquelles il se produit, les données auxquelles elles s'appliquent. La loi de Newton ne suffit pas pour rendre compte des conditions de stabilité du système solaire : il faut encore que les masses du soleil et des planètes, leurs distances respectives, leurs distances aux étoiles, leurs vitesses à une certaine époque, aient été proportionnées de manière à ce que ces astres décrivissent périodiquement des orbites presque circulaires et invariables. Or, entre ces dispositions initiales et la loi, la raison n'aperçoit aucune dépendance essentielle, les unes ne sont nullement la conséquence de l'autre¹.

Si loin que l'on remonte en arrière dans la série des causes, toujours on rencontrera des faits primordiaux de ce genre. Ces faits, qu'on les attribue à un concours fortuit de causes, c'est-à-dire au hasard, ou à une coordination préalable, c'est-à-dire à la finalité, ces faits restent toujours, au point de vue de la raison explicative, arbitraires et contingents, en ce sens que la théorie n'en saurait rendre compte : il faudra donc les accepter comme résultant de la rencontre de causes indépendantes qui ont agi dans des temps encore plus reculés; il faudra les accepter à titre de *données historiques*. « Supposer que cette distinction n'est pas essentielle, c'est admettre que le temps n'est qu'une illusion, ou s'élever à un ordre de réalités au sein desquelles le temps disparaît. Mais notre philosophie ne prend pas un vol si hardi². » Tout phénomène dont les phases dérivent nécessairement et régulièrement les unes des autres en vertu de lois constantes, est du ressort de la science pure; tout ce qui résulte du concours accidentel d'influences étrangères au système étudié, appartient à l'histoire. L'histoire n'est pas elle-même science, mais simple connaissance; son domaine est donc

1. *Fond. de nos conn.*, p. 57.

2. *Ibid.*, chap. xx, § 312.

celui des influences externes, irrégulières et fortuites; or celles-ci sont telles en elles-mêmes, et non pas par la faute de notre ignorance : quand nous aurions quelque moyen d'en prévoir ou d'en calculer les effets *a priori*, elles n'en resteraient pas moins irrégulières et fortuites, elles ne pourraient pas davantage constituer un corps de doctrine systématique, une science proprement dite.

Il s'ensuit que la connaissance du fortuit est elle-même fortuite et précaire : car elle repose sur la persistance des traces ou des témoignages des événements passés; si ceux-ci viennent à manquer, la science n'y saurait, même en théorie, suppléer entièrement. Parmi les séries de phénomènes qui s'entrecroisent et s'influencent mutuellement, il y en a, en effet, qui s'arrêtent et d'autres qui se prolongent indéfiniment; deux forces en se rencontrant peuvent produire l'immobilité; or, des séries qui s'arrêtent, l'intelligence la plus puissante ne saurait retrouver les vestiges ni les périodes; si l'on prend une bille au repos, il est clair que ni son état actuel ni celui des corps environnants n'offrent plus de traces des phases qu'elle a traversées dans son état de mouvement. Les conditions de la connaissance théorique ne sont donc pas les mêmes pour les événements passés et pour les événements à venir, et, « si bizarre que cela puisse paraître, on conçoit que la raison est plus apte à connaître scientifiquement l'avenir que le passé ¹ ».

Dès que l'on sort de la pure spéculation mathématique, il faudra donc faire une place, en face de la science proprement dite ou théorique, à un ensemble de connaissances historiques : la cosmologie en face des sciences physiques, l'histoire naturelle en face de la biologie. Or, cet élément historique semble grandir en importance à mesure que l'on s'élève dans la série de nos connaissances, jusqu'à égaler et à surpasser l'importance de l'élément théorique. Avec lui grandit aussi la part de la connaissance philosophique, ou purement probable; et avec lui enfin l'idée de finalité se précise et s'impose. Ce n'est pas dans la loi de la gravitation, mais dans l'ensemble des données initiales favorables à la constitution et à la stabilité de notre système solaire, que le philosophe trouve une raison péremptoire pour poser le problème de la finalité. La composition de l'atmosphère terrestre et son épaisseur, la répartition et les proportions des divers corps chimiques à la surface du globe; les conditions

1. *Fond de nos conn.*, p. 302.

favorables à la préservation et au développement des espèces vivantes; l'harmonie et les échanges d'actions utiles du règne végétal; l'enchaînement enfin des événements spontanés ou volontaires de l'histoire humaine : voilà les faits qu'il doit examiner, pour décider, dans le sens de la plus grande probabilité, entre l'explication par une rencontre purement fortuite, par l'épuisement de toutes les combinaisons possibles conformément aux règles mathématiques des chances, et l'explication par une préordination providentielle. Et l'on voit assez de quel côté la raison ou le bon sens doit incliner, selon Cournot : son spiritualisme de derrière la tête pointe ici, si résolu qu'il soit à rester placé au point de vue de la pure critique : à côté de l'hypothèse du hasard comme explication dernière se maintiendra toujours, il l'affirme, « la croyance à un principe supérieur d'ordre, d'harmonie, d'unité ». Aussi bien dès ses préfaces mêmes il a prévenu honnêtement le lecteur : il n'est pas, il s'en faut, un rationaliste, au sens dogmatique du mot; il reconnaît la place légitime d'une croyance d'ordre moral ou transcendant, de la foi; aucune des idées mattresses de son œuvre, à les bien prendre, ne semble y contredire, et toutes peut-être y préparent. L'idée de finalité semble bien couronner pour lui la série de nos idées rationnelles.

*
* *

Telle nous apparaît, dans ses grandes lignes, l'attitude philosophique de Cournot, et telles la conception qu'il s'est faite de la critique, la portée qu'il lui a attribuée. Il serait fort inutile de souligner la richesse, la variété, la profondeur de cette œuvre; il ne serait pas difficile non plus de montrer tout ce qu'elle a de vivant et d'actuel, tous les travaux ultérieurs qu'elle semblait, dès 1851, pressentir ou annoncer. L'idée de la philosophie qu'il préconise et à laquelle il veut se tenir scrupuleusement, — celle d'une critique des sciences compétente et rigoureuse, — est précisément la nôtre. — L'effort, parallèle à celui de Renouvier, pour mettre en lumière le caractère purement probable de la plupart des théories scientifiques; l'impossibilité proclamée de la démonstration ou de la preuve exacte pour toute relation de quelque généralité; la loi conçue comme une hypothèse parmi d'autres possibles, préférée seulement en faveur de sa simplicité, et garantie seulement par elle : autant d'idées qui pouvaient paraître étranges et paradoxales en un temps dont Littré et Taine exprimaient assez bien les tendances moyennes,

mais qui, depuis, ont fait fortune et ont été poussées singulièrement loin; et à vrai dire, lorsque Cournot nous représente le calcul des probabilités comme dominant toutes les applications des mathématiques aux sciences physiques et comme le meilleur critère de leur valeur, c'est déjà, avec pourtant une moindre défiance à leur égard, l'attitude de *Science et hypothèse* et de M. Poincaré. — D'autre part, en insistant sur le caractère hétérogène et irréductible des grandes catégories de la pensée philosophique et scientifique, en réhabilitant les notions de vie et d'instinct dans ce qu'elles ont d'inexprimable à tout mécanisme, en leur faisant une place considérable et presque prépondérante dans l'interprétation de la nature, en affirmant, en un mot, la contingence logique du système de nos idées, Cournot annonce nettement M. Boutroux. — Et encore, maintenant, en face de la loi scientifique explicative, certaines données de fait auxquelles elle s'applique sans en rendre compte, et en réservant ainsi le rôle possible de la finalité au-dessus du mécanisme de la nature, c'est comme une pierre d'attente qu'il dresse pour la thèse sur l'*Induction* et les doctrines de M. Lachelier. — Enfin, lorsqu'il oppose aux cadres rigides et discontinus de la logique, du langage et de nos signes en général la continuité de la nature, de l'instinct et de la vie; lorsqu'il attribue à ces signes un rôle surtout de commodité, qui les fait mieux adapter aux conditions de la pratique et de l'action qu'aux exigences de la pensée pure; peut-être aussi lorsque, en contraste avec la nature toute sensible et pratique de l'espace, il insiste sur le caractère rationnel de l'idée de temps (au sens où il entend le mot *raison*), ce sont quelques-unes des idées les plus fécondes de M. Bergson qu'il nous fait entrevoir.

Seulement, et c'est peut-être la réserve qu'il convient de faire, ces idées diverses restent un peu chez lui à l'état d'indications, sans que toutes les conséquences en soient clairement déduites, sans qu'on voie toujours, surtout, comment elles peuvent s'accorder entre elles. Le caractère fragmentaire de ses conclusions est frappant; et sans doute c'est de propos délibéré qu'il s'est refusé à construire un système: mais l'on peut se demander si, quoi qu'on en puisse dire, il n'est pas de l'essence de la philosophie de tendre à une unité plus intime. De là ce qu'il y a de provisoire, en quelque sorte, et d'inachevé dans sa doctrine, qui semblait attendre et exiger logiquement, tout en s'y refusant pour elle-même, les prolongements en des sens divers que ses successeurs lui ont donnés.

Nous avons cru pouvoir l'appeler un criticisme : elle rappelle, en effet, le criticisme de Kant par son objet même, qui est d'expliquer comment la science est possible ; elle le rappelle encore par la discontinuité des catégories logiques qu'elle accepte, et par le rejet de toute métaphysique, de toute prise de possession de l'Absolu par la pensée humaine. Mais, d'autre part, elle aboutit, sur quelques points essentiels, à des résultats opposés : Cournot se fonde sur cette idée, à tout le moins intéressante, qu'il n'y a de critique possible qu'ou il y a départ à faire, non pas seulement entre la vérité et l'erreur, mais entre le réel et l'apparent ; qu'on ne peut donc critiquer la connaissance et la science que si elles atteignent, par quelque côté au moins, la réalité même. Son criticisme a dès lors l'originalité d'être un *criticisme réaliste*. « Mais ne serait-ce pas là une position assez équivoque et instable ? »

Son idée maîtresse est l'idée de la *raison des choses*, qu'il associe, qu'il identifie presque avec l'idée d'ordre. Or, l'ordre peut s'entendre en deux sens différents : il y a ordre, au sens mathématique du mot, dès qu'il y a succession déterminée, et dès que la position d'un terme est définie exactement dans son rapport aux autres termes : tel l'ordre des nombres, leur série ordinale. Mais, la notion d'ordre éveille presque invinciblement des idées esthétiques et morales ; elle ne s'entend alors que par opposition au désordre, comme synonyme de coordination et d'harmonie. — De même, l'on peut croire qu'on connaît la raison d'une chose, qu'on se l'explique, dès qu'on la voit exactement déterminée par l'ensemble des conditions où elle s'est produite ; mais l'on peut prétendre aussi qu'une chose est expliquée et qu'on en a saisi la raison seulement lorsqu'on y discerne un principe d'unité et, au fond, de finalité. Au premier sens, l'ordre et la raison n'existent, en somme, que subjectivement : ce sont nos idées qui sont en ordre et s'expliquent, non les choses ; un véritable ordre objectif ne s'entend, peut-être, qu'avec une certaine coordination et une certaine finalité. Pour l'intelligence souveraine qui pourrait suivre chaque molécule matérielle et préciser sa place par rapport à toutes les autres, les molécules présenteraient un certain ordre, qui aurait sa raison d'être, tout aussi bien dans le chaos que dans le cosmos ; mais pourrait-on parler de l'ordre et de la raison des choses, comme objectivement réels, dans un tel monde sans nulle régularité et nulle stabilité ? — Cournot, sans les confondre d'ailleurs, passe sans cesse de l'une à l'autre de ces deux acceptions opposées. Lorsqu'il

affirme la réalité du hasard, l'irréductibilité de l'histoire à la science, la nécessité de données initiales inexplicables, il entend bien qu'il n'y a là qu'un ordre de succession, et que, des faits de ce genre, il n'y a d'autre raison à donner que la série même de leurs causes efficientes. Lorsqu'au contraire il fait de la simplicité d'une loi le critère de son objectivité, c'est parce qu'elle satisfait la raison, comme si elle était préordonnée pour répondre à notre besoin d'harmonie et d'unité, comme si l'esprit se retrouvait en elle. — De ce que Cournot affirme l'ordre et la raison à la fois en ces deux sens il ne résulte sans doute nulle contradiction, dans sa pensée : mais l'esprit se sent comme tenté invinciblement de choisir entre eux, ou de les subordonner l'un à l'autre, et de se laisser entraîner au delà de simples distinctions analytiques.

Tout d'abord, en effet, si l'on donne aux mots *ordre et raison des choses* le sens qu'ils ont dans la science la plus strictement positive et la plus réaliste, comme le voudrait Cournot, on n'y peut rien voir de plus que l'idée d'explication intégrale, de déterminisme et de loi; et les remarques sur le caractère indémontrable et incalculable de nos théories, qui ne relèveraient que de jugements de probabilité, semblent relatives seulement aux conditions imparfaites ou défavorables de notre connaissance de la nature. En soi, et pour qui aurait la connaissance totale d'un fait naturel quelconque, toute explication rationnelle devrait être rigoureuse et démonstrative. La distinction entre le point de vue de la raison, seul vraiment naturel et objectif, et le point de vue de la logique, illusoire et artificiel, ne paraît donc, à ce point de vue, que provisoire : l'on peut sans doute concevoir qu'une démonstration, rigoureuse logiquement, ne satisfasse cependant pas la raison, parce qu'elle présenterait ce qui est en soi le principe, comme dépendant de ses propres conséquences : mais cela ne s'entend bien, semble-t-il, que pour une proposition, ou un petit groupe de propositions isolées; si l'on replace chaque vérité dans l'ensemble de toutes celles qui la déterminent ou en résultent, l'ordre logique ne pourra plus, à moins de cercle vicieux, différer de l'ordre rationnel. L'ordre le plus rationnel que l'on pourra apporter à l'explication de la nature, ne devra donc faire qu'un, au moins en théorie, et pour une science achevée, avec l'ordre le plus strictement logique. Le probable aspire au certain, et le suppose; il ne trouve que dans le certain son critère et sa mesure.

A ce même point de vue dès lors, du réalisme scientifique, que vaut

la théorie de l'irréductibilité du fait à la loi? — Pour Cournot, il y a, de même dans la nature, de l'intelligible et du purement constatable; il y a l'objet de la science et l'objet de l'histoire, aussi réels et objectifs l'un que l'autre. — Or, l'on pourrait concevoir, d'abord, qu'il n'existe au vrai que l'ordre des causes efficientes, qu'un pur mécanisme dans la nature, et que les phénomènes fortuits, si l'on remontait assez loin dans le passé, s'y expliqueraient tout autant que les autres, par des phénomènes antérieurs, ceux-ci par d'autres antérieurs encore, et toujours ainsi, si bien que dans la formule ou l'équation infiniment complexe qui exprimerait la totalité des choses, tout serait déterminé au même titre. Il est bien vrai, sans doute, qu'il nous est impossible, en fait, de ne pas distinguer la loi, formule théorique et générale, des données auxquelles elle s'applique : mais cette distinction est peut-être purement arbitraire; là où Cournot veut distinguer des faits fortuits et des faits rationnels soumis à des lois, il n'y a peut-être à distinguer que l'étoffe ou la matière même des phénomènes, d'une part, et, d'autre part, leur forme ou leur loi : tous les faits apparaîtront fortuits et accidentels, si on les considère du côté matériel, dans leur succession concrète; mais tous, quels qu'ils soient, pourront paraître soumis à une forme ou à une loi intelligible, plus ou moins complexe seulement selon les cas, si l'on fait abstraction de leurs caractères sensibles et si on les considère hors de leur série temporelle. — Aussi bien, si l'on veut conserver aux lois leur objectivité dans une doctrine réaliste comme celle-ci, il faut bien reconnaître que c'est à l'étoffe même, à la matière des phénomènes que ces lois doivent être inhérentes, et que, dans l'expression même du rapport qui constitue la loi, il faut bien faire intervenir les termes entre lesquels existe le rapport : masse par exemple ou distance; chaleur, dilatation et corps : or ces termes n'ont de sens que par rapport à certaines espèces de phénomènes, qui, comme tels, doivent être *donnés*, et par suite prennent place dans une série historique ou temporelle : avant qu'il n'y eût des vivants, qu'était-ce que les lois de la vie telles que les dégage le physiologiste? Et, dès lors, les lois de la vie n'ont de sens qu'à partir du jour où, les conditions de la vie s'étant trouvées réalisées à un certain moment du temps, des phénomènes de cet ordre ont commencé d'apparaître. De même, il a pu y avoir une date de la première apparition des corps tels que nous les connaissons, et sous une forme telle que la loi de la gravitation commençât à

s'exercer. La loi ne peut donc se séparer qu'artificiellement de l'histoire, elle n'a de sens que par rapport à certaines conditions historiques. — On peut dire, il est vrai, que les lois existent virtuellement hors des phénomènes, dans l'abstraction pure, dans le pur possible, indépendantes de toute condition de temps et d'espace : mais elles n'existent alors que dans et par l'esprit. Dès qu'on leur accorde une valeur objective, ce ne peut être qu'inséparablement de la matière même des phénomènes, de quelque façon qu'on la conçoive, inhérentes à eux, immanentes en eux, et subordonnées par là aux mêmes conditions efficientes et temporelles qu'eux-mêmes.

D'un autre côté, tout concours, même fortuit, de causes, même indépendantes, peut être détaché par l'esprit de son lieu et de sa date, conçu sous une forme abstraite et générale, et érigé en loi : rien de plus accidentel qu'un tremblement de terre ou une éruption volcanique; mais n'est-il pas clair que dès que le savant aurait pu en reconnaître et en énumérer toutes les causes, pour indépendantes qu'elles fussent les unes des autres, il se croirait en droit de formuler la loi du tremblement de terre ou de l'éruption? Aussi bien, toute loi exprimant un rapport entre termes distincts, exprime par cela seul une relation entre données indépendantes jusque-là, et dont le concours peut être dit *fortuit*, doit être accepté comme *donné*, pour qu'il y ait loi. La loi de la gravitation suppose ces données hétérogènes et logiquement indépendantes : certaines masses et certaines distances; et il n'en va pas autrement de la loi du tremblement de terre, voire de tel tremblement de terre, sauf que les conditions seraient ici infiniment, inextricablement plus nombreuses et complexes; mais, en théorie pure, les deux cas restent analogues; les deux lois n'ont de sens, l'une comme l'autre, qu'à partir de certains éléments donnés, elles sont en un certain sens aussi fortuites l'une que l'autre. — Ainsi la distinction de l'élément historique et de l'élément scientifique peut n'apparaître, du point de vue d'un réalisme intégral, du mécanisme cartésien par exemple, que toute relative et abstraite : c'est la distinction du point de vue du fait et du point de vue de la loi; de la constatation pure et de l'explication, de la matière et de la forme, rien de plus; et il faut dire, où qu'il n'y a pas de lois et pas de science du tout, ou que tout est soumis à ces lois, est objet de cette science, pourvu que l'on puisse remonter assez haut dans la série des causes, et que notre ignorance ne nous rende pas insaisissables des lois trop complexes.

Mais voici un autre aspect de la doctrine : un fait réputé particulier et fortuit, même complètement expliqué, et prenant dans sa formule abstraite la forme d'une loi, ne serait pas une loi vraiment rationnelle, pour Cournot : d'une part, parce que cette formule ne s'appliquerait qu'à un seul fait, n'impliquerait aucune répétition et aucune stabilité; d'autre part, parce qu'en elle-même elle ne présenterait à l'esprit aucune simplicité. — Il est clair que les notions d'ordre et de loi sont ici prises en un sens nouveau, qui ne va pas sans quelque intervention, occulte ou expresse, de la notion de finalité. Or, d'abord, si l'on admet avec Cournot que la simplicité est le propre des lois vraiment explicatives, de l'ordre vraiment rationnel, on peut contester que de telles lois se découvrent dans la nature autant qu'il nous l'affirme. L'ordre, nous déclare-t-il, l'ordre en ce sens nouveau d'harmonie et de simplicité, se prouve lui-même par son propre succès. Mais l'on peut se demander, et l'on s'est beaucoup demandé depuis l'époque où écrivait Cournot, si cette réussite est bien constante et authentique. De plus en plus on se voit contraint de compliquer les formules des grandes lois scientifiques; peut-être, nous dit aujourd'hui M. Poincaré, que la nature n'est pas simple. Sans compter que dans la doctrine même de Cournot, la simplicité de nos lois doit rester tout abstraite, par suite à quelque degré artificielle : ne faut-il pas, pour la vérifier, faire abstraction de toutes les causes perturbatrices, des circonstances fortuites qui ne sauraient jamais disparaître totalement, et qui font qu'une loi ne sera jamais confirmée par l'expérience qu'approximativement? Dans une doctrine surtout où l'on considère la continuité comme la loi générale de la nature, tandis que tous nos modes d'expressions et nos systèmes de signes sont discontinus, ne sera-t-il pas nécessaire de se demander si la simplicité et l'intelligibilité de notre science ne sont pas achetées au prix de son objectivité même? — D'ailleurs, Cournot lui-même nous montre que cet ordre de simplicité et de rationalité a d'autres limites encore et aussi infranchissables : d'une part, le hasard, les données et les rencontres initiales purement contingentes; d'autre part, la multiplicité et l'hétérogénéité des catégories fondamentales de notre science. Or, les faits fortuits, par définition, n'ont pas de lois simples; et les catégories premières sont elles-mêmes sans raison, non pas seulement eu égard à notre ignorance, mais en soi et absolument. La nature, dans son fond même, n'est donc ni pleinement intelligible, ni pleinement ordonnée; l'ordre

que nous y découvrons n'est que relatif, limité, précaire. Et dès lors, c'est l'hypothèse de Kant qui reparait, aussi vraisemblable, et plus même, que celle de Cournot, en vertu de ses principes mêmes : l'idéalisme semble pouvoir être mis en balance de probabilités avec le réalisme; qui nous dit que l'œuvre de la connaissance n'est pas tout entière un effort, qui ne saurait réussir qu'à demi et qui resterait toujours à demi artificiel, pour ordonner et rendre intelligible, selon les formes de notre intelligence, une matière inconnue en son fond, et en elle-même rebelle ou au moins étrangère, peut-être, à nos idées d'ordre et de raison?

Rien de plus inquiétant, dès lors, que l'idée d'un ordre qui n'a de garantie que sa simplicité même, dans une philosophie aussi décidément réaliste. Pourquoi, en effet les lois de la nature seraient-elles simples? — Remarquez qu'au sens absolu, toute loi, si complexe que nous en concevions la formule, sera toujours, *en soi*, la plus simple possible, si elle est rigoureusement déterminée par l'ensemble de ses conditions. Si les anciens croyaient, pour des raisons de simplicité, que le mouvement des astres devait être circulaire, c'est qu'ils ne connaissaient pas les données réelles du problème; il est bien clair que le mouvement elliptique que les planètes décrivent est le plus simple possible, si l'on tient compte de toutes les causes ou les forces dont il résulte. Absolument parlant, simplicité ne se distingue pas de nécessité. Il ne peut donc s'agir, en dernière analyse, que d'une simplicité relative à nous, hommes, à nos facultés de connaître, à notre mémoire, à notre imagination, à notre force de conception. En ce sens, simplicité suppose harmonie entre notre intelligence et la nature. Il est vrai que Cournot n'affirme pas que toujours et nécessairement la réalité doit être simple; la simplicité est seulement un signe, une raison de probabilité qui doit nous faire admettre certaines lois, de préférence à d'autres; une loi simple a des chances particulières d'être vraie, sans que pour cela toute loi vraie doive nécessairement être simple. Sans doute : mais, en fait, il croit bien à la simplicité de toute loi exacte; et c'est croire, dès lors, que la nature est à l'unisson de l'esprit, qu'elle lui est, en un sens, consubstantielle. C'est mettre, ou retrouver, l'esprit dans les choses. Un tel réalisme est bien près d'être un idéalisme.

Peut-être, pourtant, ces difficultés trouveraient-elles leur solution dans l'idée dernière de Cournot, qui reste, d'ailleurs, à peu près inexprimée dans son œuvre, par scrupule de méthode : l'idée de

finalité. Encore faudrait-il la prendre comme une finalité d'ordre transcendant, essentiellement providentielle et volontaire : par le but secret où tend la création tout entière, sous la direction d'une pensée prévoyante, l'unité de l'univers, son explication intégrale deviendraient peut-être intelligible : là se trouverait la raison des données initiales, de l'élément fortuit et purement historique de la nature, et de même de la distinction et de la hiérarchie des catégories fondamentales. Dieu, l'éternel géomètre, soumis aux lois inflexibles de la raison et en calculant les effets, choisit les données initiales, les quantités, les masses, les distances, de telle manière, que par le jeu naturel des forces de la nature, certains résultats heureux soient finalement atteints. La simplicité des lois, qui nous rend les phénomènes pensables, proviendrait ainsi de ce qu'ils ont été pensés et voulus. — Mais, d'autre part, comme la fin dernière nous échappe et nous échappera toujours, cette explication des choses ne pourra jamais être que vaguement pressentie; et l'ordre ainsi entendu, comme la préparation à une œuvre de pleine harmonie esthétique et morale, ne peut pas plus être, à vrai dire, l'objet d'une appréciation de probabilité que d'une démonstration formelle : il ne peut être qu'objet de foi pure.

On pourrait montrer que le réalisme de Cournot reste très peu justifié en un autre sens encore. Ce qui manque à son œuvre, ou y est le moins approfondi, c'est à coup sûr une théorie de la connaissance même. Au nom de sa méthode critique, de son principe de la raison des choses et des probabilités, Cournot n'aborde l'étude des opérations intellectuelles que de biais, pourrait-on dire, ou du dehors, ne les appréciant que dans leurs résultats, et par les chances d'erreur ou de vérité qu'elles peuvent comporter : l'analyse directe en fait presque complètement défaut. Aussi, rien n'est plus obscur que l'objectivité qu'il attribue aux données sensorielles et à l'espace. Il affirme, par exemple, que les rapports seuls ou les lois, objets de nos jugements rationnels, sont réels et objectifs, et non la matière même ou le contenu affectif de nos sensations; mais cependant il est bien forcé d'admettre dans toute représentation de l'étendue un élément d'intuition primitif. Or, cette intuition spatiale, sur laquelle repose la géométrie tout entière, et par elle toute idée de forme; cette intuition qui est à coup sûr, psychologiquement au moins, le type même de toute objectivité et la base de toutes les relations imaginables, cette intuition est autre chose pour-

tant qu'une relation. Le réalisme de Cournot, comme il est arrivé bien souvent dans l'histoire des systèmes, oscille entre deux pôles opposés, et tantôt tend à mettre le réel dans la sensation même, dans l'intuitif et le continu, et tantôt dans les relations entre sensations, dans les idées. S'il fallait voir dans cette seconde tendance la tendance décisive et dominante de sa pensée, — ce qui est très douteux, malgré la place qu'il lui accorde, — à ce point de vue encore la doctrine kantienne de l'idéalité de l'espace pourrait sembler dans la logique de son œuvre, et c'est en un sens idéaliste qu'il faudrait entendre l'objectivité des lois et des rapports scientifiques, de l'ordre et de la raison. Ce n'est que dans et par la pensée, semble-t-il, que des rapports peuvent avoir un fondement en dehors de l'esprit individuel. Ici encore, il apparaît que « l'univers est une pensée, puisqu'il est pensable ».

*
**

Il resterait, pour achever la discussion de la critique entendue à la manière de Cournot, à se demander si la grande idée du calcul des chances, avec les applications qu'il en fait, a vraiment une valeur objective, ce qu'elle peut signifier en dehors de la pensée mathématique : mais la tâche est trop ardue pour nous. — Il resterait aussi à insister sur tout ce qu'il y a d'ingénieux, de nouveau, de fécond dans son œuvre, — par exemple, sur sa substitution de l'idée de cause à l'idée de substance dans l'interprétation de nos concepts et de nos classifications ; sur les théories relatives au temps, et sur bien d'autres encore. — Nous avons voulu indiquer seulement comment l'attitude prudente qu'il a choisie et tenue jusqu'au bout, en a fait le précurseur, sinon l'initiateur, de tant d'idées originales, tout en lui permettant de rester aussi voisin que possible, malgré la profondeur et la pénétration de ses analyses, du bon sens pratique et des opinions moyennes de l'humanité ; mais comment aussi cette position circonspecte est peut-être logiquement difficile à tenir, tant est fort en l'esprit ce besoin d'ordre et d'unité qu'il a mis lui-même en si vive lumière. — Après cela, si, parmi les philosophes du siècle dernier, Cournot n'a pas eu la gloire la plus retentissante, s'il n'a pas été chef d'école, du moins il est de ceux qui ont eu l'influence la plus utile et la plus étendue, en même temps que la plus discrète. Sa critique a eu le rare mérite de rencontrer

des analyses et des idées dont la valeur durable est indépendante de l'ensemble de la doctrine; elle l'a préservé, plus que tout autre, de l'esprit de système et des aventures intellectuelles.

D. PARODI.